



*Pour moi, c'est l'odeur*

José Cândido



Pour moi c'est l'odeur, je pense. Cette odeur d'un petit déjeuner qui n'a rien à voir avec celui d'un matin de labeur. L'odeur des traverses, parfois déjà pourries, transformées en copeaux de bois vieux et moisi. L'odeur de créosote, activée par la chaleur torride de l'intérieur d'un pays dont je garde le souvenir en images de papier carbone. Après, c'est le son. Grave et strident, coupant la vallée du Douro et toutes les vallées que je n'ai jamais parcourues ni ne parcourerai. Presque un défit aux Avé-Maria de l'église-haut-parleur de Résende, sur l'autre berge.

Ce sont les paniers fermés de grosse toile cousue, cachant les cerises noirs, les pamplemousses et les pommes. Les "paquets-postaux" qu'apporte devant notre porte un vieux camion couvert de toile verte, avec ces bons morceaux de chez grand-mère. Le train est un puzzle de vies : une entrée avec le regard fugace et momentané du "la place est libre ?", quand ils s'assoient dans le compartiment qui n'était qu'à nous et d'où nous profitons du large paysage d'un Nord qui s'habille de Centre, seuls avec le son syncopé des roues sur les rails. Les rêveries sur cette dame mystérieuse devant, tout au bout, et sur la signification de ce regard réprobateur du monsieur obèse qui peut à peine tenir sur la banquette.

Le train est à tous et à personne : il a sa propre vie pendant qu'il attend les voyageurs qui sont en retard à cause du poids des valises, sacs et sacoches et carafons de vin. Il attire l'attention des voitures qui se prélassent sur les passages à niveau, les uns avec garde, le drapeau enroulé, tout va bien, ou sans garde, avec des sonnettes stridentes fournies par une compagnie portugaise, une de celles qui n'a pas encore fait faillite. Et le train secoue les structures en béton, ou métal, des ouvrages d'art, et il danse chemin faisant vers un destin qui peut être là, tout de suite — nous ne nous asseyons même pas — où alors très loin et il tarde plus que le sommeil.

Il est la scène d'énigmes criminelles et de solutions belges d'une écrivaine anglaise. Un paquebot sur la terre, aux croisières de jours ou de semaines, selon le continent, et l'argent dont on dispose.

Un hôtel, un café, un restaurant sur des roues en métal que les milliers de kilomètres qui forment son fado ont usées.

Il est d'une race calme comme certains chiens. Il attend le sifflet pour courir. Et c'est ça notre voyage vers le passé projeté dans le futur. Une espèce en voies de triple écartement.

Par des chemins de traverses nous le savons écologique. Qu'il se préserve donc !

José Cândido pour Dario, que j'embrasse.